

D FRA

Africa, L, 3, 1995, pp. 325-341

CONNAISSANCES ET SAVOIRS POUR L'HISTOIRE: RÉFLEXIONS SUR LE CAS DU NORD-CAMEROUN

par Alain Marliac(*)

On a déjà beaucoup discuté sur les continuités qu'on pouvait établir à partir de la culture matérielle, entre les ethnies, définies en termes d'anthropologie, et les cultures, définies en termes de préhistoire⁽¹⁾. Si cette pluridisciplinarité pose problème, qu'en est-il lorsqu'on passe de ces constructions «scientifiques», aux constructions élaborées par les membres des ethnies eux-mêmes? Aux interrogations de la pluridisciplinarité «classique», qui peuvent revêtir parfois un aspect technique prononcé, s'ajoute alors le problème de la signification vécue des résultats, problème de «pluricognition». Ces questions ne sont pas vaines car elles posent deux problèmes fondamentaux: l'un dans le champ de l'épistémologie des sciences, l'autre dans le champ de la pertinence socio-culturelle des données des sciences. Il n'est pas sûr qu'éviter plus ou moins consciemment le premier ne se fasse pas aux dépens de la pertinence des réponses au second...

Comment d'abord utiliser ensemble des données provenant de champs scientifiques différents: problème de l'incommensurabilité⁽²⁾? Cette question renvoie au problème de la «nature» des définitions utilisées dans chacun des champs donc aux «théories»⁽³⁾ qui délimitent

(*) Directeur de recherches à l'ORSTOM. Mes remerciements iront à Alain et Thérèse Beaudou pour leurs relectures critiques.

(1) MARLIAC A., *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional*, Coll. Etudes et Thèses de l'ORSTOM, 2 vol., 1991, 944 p., 1 carte H.T.

(2) Au sens élargi où des unités définies dans un champ de connaissance particulier explicite ou implicite, sont intransformables, non-comparables à d'autres provenant d'un autre champ. (Cf. P. FEYERABEND, *Contre la méthode*, Seuil, Paris, 1979, Chap. 17).

(3) Nous entendons ici par «théorie» un ensemble de propositions (postulats) et de relations entre ces propositions qui permettent telle ou telle interprétation du réel phénoménologique.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

14 DEC. 1995

N° : 42886

Cote : B

ex 1

ces champs. On pourrait certes se demander, face aux urgences des besoins d'historicité des peuples: «pourquoi expliciter la charpente théorique de nos recherches»? On s'apercevrait alors qu'on rejoint, par une autre voie, l'interrogation suivante.

En effet, comment fournir à partir de ces différentes données, une histoire (ou des histoires) «consommable» pour les peuples concernés? Ceci soulève le problème de la nature de la transformation des données de la science; transformation les rendant opérationnelles dans le champ du vécu psychosociologique, donc «utilisables».... Ceci renvoie ainsi à la «nature» de ces données et donc aux «théories» qui gouvernent les différents champs en question, aussi bien qu'aux procédés de transformation utilisés... et enfin à la nature de l'expérience socio-culturelle.

Pour étrangers qu'ils ont pu paraître l'un à l'autre, ces deux ordres de questions se rejoignent en fait dans la nécessité d'une explicitation des postulats qui sous-tendent l'édifice théorique des champs scientifiques ou autres concernés. Ils renvoient en même temps à tous les problèmes de pluridisciplinarité: comparabilité des concepts, niveaux de pertinence, langages adaptés et langages de transformation.

Dans l'attente de solutions, *if any*, il faut «faire de la science»... Pour nous archéologues c'est, au moins partiellement, «faire de l'histoire», pour la communauté scientifique à laquelle on appartient, la communauté scientifique en général, le grand public, les médias, les écoliers... et, comme Molière, sa concierge... Faire de l'histoire dans notre cas, c'est assembler et gérer dans un discours cohérent au regard d'une certaine logique scientifique ordinaire, plusieurs séries d'énoncés, archéologiques, anthropologiques, économiques, géographiques, etc... Ceci aboutit à un discours intégrant d'une façon compréhensible des histogrammes, plans, discours analytiques, graphes, typologies, stratigraphies, datations, etc... Cette gestion pragmatique et concrète des données, est pluridisciplinaire; elle est hors du champ de la science *stricto sensu*, mais reste appuyée sur une logique, c'est-à-dire une «théorie», au sens où toute «association de données» à but démonstratif requiert une «théorie»⁽⁴⁾. Le discours résultant de cette transformation-intégration n'a de sens en effet qu'appuyé sur une théorie aussi vague soit-elle... Dans le cas présent, il s'agira de la gestion de données différentes et de leur intégration sous une même théorie avec son langage. Cette théorie est

(4) Que celle-ci soit une intuition judicieuse, un ersatz, un canular ou un édifice idéologique...

de niveau très vague, très général, comme nous le verrons au §1⁽⁵⁾. Le seul langage utilisé est d'ailleurs le langage naturel, le seul capable par sa souplesse connotative, son «flou», de mettre ensemble ce qui ne peut l'être, momentanément peut-être, en langage formel⁽⁶⁾.

Ce qui nous intéresse ici c'est de voir l'association de données provenant d'un même champ ou de plusieurs à partir d'un exemple, et comment se passe cette transformation à des fins d'explication générale. Quels sont les concepts et procédés mis en oeuvre dans la fabrication d'histoire? En bref, quelle est la «théorie» qui préside à cette transformation? La réponse peut être envisagée selon deux étapes:

- la première: élaboration qui peut poser des problèmes allant de la comparabilité des données utilisées jusqu'à leur incommensurabilité;
- la deuxième: élaboration transformant peu ou prou le produit de la première en matériau utilisable dans le champ historico-politique.

Si les deux étapes se conditionnent bien évidemment l'une l'autre, et laissent augurer de la nature des conclusions qu'on en tirera ultérieurement pour divers usages, nous pensons que la deuxième, la transformation, vulgarisation dans certains cas, est à considérer tout autant que la première, car elle constitue un exercice courant et nécessaire, en même temps que très mal explicité pour des raisons à la fois de difficultés — difficultés à appréhender et délimiter tous les niveaux successifs par lesquels on passe du «scientifique» plus ou moins formel au «non-scientifique» — et pour des raisons idéologiques qui font tenir au discours scientifique un rôle qui n'est pas le sien. Dans ces deux exercices, le jeu sur les différentes gammes du langage naturel, porteur et porteur unique de cette transformation, permet de passer d'un niveau à l'autre sans justifications...

Nous prendrons comme exemple un texte se voulant «scientifique» et répondant au souci légitime de «faire de l'Histoire» en la rendant appréhendable et même «consommable» par tous, scientifiques ou non. Il était honnête que le texte critiqué ici fut, au moins partiellement, de l'auteur de la critique. Il s'agit donc d'un essai historique rédigé avec O. Langlois à propos des civilisations historiques et anté-historiques du Cameroun Septentrional, où la gestion se passe

(5) Cfr. aussi FOREST J.-D., *L'archéologie et l'ethnologie ou la nécessité de «mélanger les genres» Ethnoarchéologie, justification, problèmes, limites*, Actes des XII^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, Juan-les-Pins, ADPCA, 1992, pp. 25-32.

(6) En quelque sorte, l'a-scientificité/imprécision d'un langage révèle l'a-scientificité de la théorie qu'il exprime.

entre des données archéologiques et ethnologiques distribuées dans le temps et l'espace (7).

Quel est finalement dans ce pays, objet de l'article critiqué ici, l'enjeu des recherches archéologiques? Comme ailleurs en Afrique subsaharienne c'est l'approfondissement chronologique d'une histoire diminuée par le manque de textes, la carence et la maigreur temporelle des traditions orales. Comment établir l'histoire des peuples/ethnies actuels de cette région, à la fois pour eux et pour la «science»? (8).

En bref, comment au Diamaré «faire de l'histoire», comment «faire l'histoire du Diamaré» (9)? Techniquement, la question se pose comme suit:

— Quels liens établir entre les cultures définies pour l'Age du fer final local (de 1650 ad. au XVIIIe) et les peuples historiques identifiés par l'ethnohistoire dans la même région (entre le XVIIIe & le XIXe-début du XXe)? Si les ethnologues et les historiens sont en prise partielle sur l'histoire «réelle», et peuvent «donner sens» (vrai ou faux) à l'histoire des peuples qu'ils étudient, le peu de recul dans le temps les limite par ailleurs (10). Les archéologues qui paraissent leur offrir ce recul n'ont, en revanche, que très peu prise sur cette histoire, l'histoire des ethnies. Dès lors, comment passer de la préhistoire à l'histoire?

— Si ethnologues, ethnohistoriens comme archéologues doivent fournir une histoire qui corresponde au vécu historique des peuples concernés, quelle est alors la «théorie» de ces peuples à ce sujet, en soi comme par rapport à ce que disent les scientifiques ici nommés? Quelle histoire porte sens pour ceux qui la vivent? Comment fabriquent-ils leur histoire?

(7) MARLIAC A. & LANGLOIS O., *Les civilisations de l'Age du fer au Diamaré (Cameroun Septentrional): des cultures aux ethnies*, 1994 (L'Anthropologie 1995, soumis). Cf. aussi la thèse en cours d'O. Langlois à l'Université de Paris I. La relecture critique de ce texte commun présentée ici ne met bien évidemment en cause que l'auteur.

(8) C'est-à-dire aussi bien pour les ethnies actuelles que pour nos collègues naturalistes, historiens, géographes ou anthropologues.

(9) Nous nous sommes focalisé sur le Diamaré, province centrale de la région Nord du Cameroun, parce que c'est la mieux connue à divers points de vue.

(10) Localement les traditions orales et les rares textes n'autorisent un recul historique de plus en plus ténu d'ailleurs, que jusqu'aux XVII-XVIII siècles.

I. DE LA PRÉHISTOIRE À L'HISTOIRE

Comment faire une histoire?

Quel discours rationnel utiliser ou créer, qui relie les données des uns aux données des autres⁽¹¹⁾? Il semble évident que l'archéologie ne puisse participer qu'en profilant ses données sur celles de l'ethnohistoire, en interprétant ses données en termes d'ethnologie/d'ethnohistoire. L'inverse, qui consisterait à «transformer» les données ethnologiques en données archéologiques a été proposé⁽¹²⁾ mais le procédé serait d'une certaine façon tautologique, car l'archéologie n'est, en fait, que de l'ethnologie compartimentée⁽¹³⁾. Données et unités archéologiques sont gérés légitimement sinon inévitablement, à partir de concepts anthropologiques extraits du dispositif constitué par les propositions théoriques de cette discipline.

1. Unités culturelles

Dans le texte en question, comment s'est passée la mise en forme des données archéologiques? Très classiquement, par une mise en séquences chronoculturelles plus ou moins précises des données extraites de fouilles. L'essentiel des séquences repose sur l'analyse et le regroupement d'attributs (formes, décors et techniques) de la culture matérielle (poterie, métal, objets lithiques, etc...) à partir de leurs fréquences d'association sur les objets, des similarités technomorphologiques et de similarités de motifs de décors (natures, formes et localisations). A ceci s'ajoute des données particulières: flore, faune (domestications), métal, et des unités constituées par les relations dans le temps et l'espace de toutes ces données.

Les séquences ainsi établies, bien évidemment toujours sujettes à révision, permettent à l'aide de traits discriminants encore grossiers et d'échantillonnages de surface, de définir l'existence, sur un fond technomorphologique commun entre le Ve et le début du XVIIIe ad., de deux «cultures» contemporaines subdivisables en trois phases d'évolution. Au-delà du XVIIIe, le tableau se complique à la fois pour

(11) Les seules données qui traversent les siècles relèvent de la culture matérielle (pierres, poteries, métaux, ossements, corne, bois...).

(12) GALLAY A., *L'archéologie demain*, Paris, Belfond, 1986.

(13) Ce qui permettrait de dire que lorsqu'on «fait de l'archéologie», on «fait de l'anthropologie» mais sur un matériel limité... ce qui ramène l'ethnoarchéologie à ce qu'elle doit être: un catalogue de modèles...

des raisons de gisement et probablement aussi pour des raisons historiques (donc anthropologiques) restées encore inconnues.

Nous avons utilisé dans cette étude la méthodologie ensembliste classique⁽¹⁴⁾. Très générale en archéologie, appuyée ou non sur un appareillage algorithmique plus ou moins sophistiqué dont la rentabilité est discutable⁽¹⁵⁾, elle présuppose un sens au produit obtenu ou au produit visé: les ensembles et leurs intersections. Elle repose sur une «théorie». La fabrication des résultats implique une «théorie». Qu'il s'agisse d'ensembles techniques, fonctionnels, socio-économiques, culturels, stylistiques ou autres, la «théorie» qui permet de les identifier comme tels est l'Anthropologie/Ethnologie⁽¹⁶⁾, à l'aide comme nous l'avions dit plus haut, de concepts comme: unités domestiques, codes symboliques, contraintes technologiques, chaînes opératoires, style, etc... Le «concept» qui regroupe ces différents domaines à un niveau supérieur intégré est celui de «culture» qui relève aussi de l'Anthropologie. Et cette notion, aussi critiquable soit-elle, est une notion anthropologique⁽¹⁷⁾, dérivation appauvrie de la notion d'ethnie, mais pleinement anthropologique et, de plus, indispensable à la construction d'histoires.

C'est dans ce cadre que nous avons interprété (cf. note 7) les changements techniques observés aux différentes phases du *Salakien*, culture s'étendant selon des critères archéologiques du VI^e ad. au XVII^e ad (cf. note 1). Sont-ils significatifs de simples acquisitions et choix techniques, ou d'un changement ethnique? Ce changement ethnique supputé est-il limité aux potières? Dans cette dernière hypothèse il faudrait admettre que le «style» de la production continuerait d'être imposé par la population autochtone (une ethnie?) et par là même admettre le rôle prépondérant de cette dernière. Au sein de l'ethnie, les potières auraient-elles un statut particulier, lequel⁽¹⁸⁾? Inversement, le changement des décors et des formes marquant le début du *post-salakien* est-il la marque d'une suprématie tardive des introducteurs de la chamotte, la conséquence d'une modification du statut des potières ou faut-il derechef conjecturer un nouvel apport humain («apport ethnique»)? La transition entre les cultures dites *Mongossien* et *Tagamré*

(14) Fabrication de classes d'attributs dont les intersections sont interprétées.

(15) COURBIN P., *Qu'est-ce que l'archéologie?*, Paris, Payot, 1982.

(16) Au sens le plus général de science de l'homme; de point de vue anthropologique... avec toutes les théories parfois opposées qui concourent à son évolution.

(17) LEROI-GOURHAN A. (ed.), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, PUF, 1988 (articles «culture» et «ethnie»).

(18) L'endogamie des forgerons-potières est un trait caractéristique de nombreuses sociétés montagnardes dans cette région du Cameroun.

I, quant à elle, semble indiquer une «fusion» des styles et des techniques qui suggère une cohabitation sans domination réelle de deux groupes distincts (ethnies?).

Dans ces quelques exemples d'interprétation, le concept d'ethnie fonctionne, dissimulé; comme il opère à la base même de la fabrication des «cultures» (ici par exemple le *Salakien*) car les critères archéologiques (attributs) ne sont que des critères anthropologiques appauvris. Avec d'autres, le concept d'ethnie confère une intelligibilité aux faits archéologiques, il permet leur «gestion». Le terme de culture, avatar déguisé de la notion d'ethnie⁽¹⁹⁾, pâle image d'une réalité elle-même critiquée⁽²⁰⁾, est donc un des concepts majeurs qui permettent de saisir, interpréter, gérer enfin, les ensembles récurrents de traits archéologiques, les attributs descriptifs, comme d'autres concepts anthropologiques permettent de saisir et interpréter des ensembles spatiaux comme des «unités domestiques» (foyers, cuisines, ateliers de taille, greniers, fours...) ou autres (caches, dépôts rituels, inhumations) et des ensembles spatio-temporels comme preuves d'échanges-circulation d'objets ou d'individus et d'évolutions...

2. Unités actuelles

Ensuite, à côté de la carte des ethnies traditionnelles de la région, on a procédé, dans le domaine de la culture matérielle traditionnelle (poterie surtout), à la classification de certains attributs pour obtenir des assemblages de fréquences maxima. Cette analyse confirme partiellement la cartographie des ethnies mais en même temps donne des groupements qui ne leur sont pas exactement superposables. Ils sont parfois plus larges ou découpent différemment dans la classification ethnique reçue, selon que l'on considère tel ou tel attribut retenu, ou ensemble d'attributs ou selon tel ou tel domaine de référence de cet attribut (technologique, morphologique, décoratif, fonctionnel...) ce qui n'est pas étonnant. L'ethnie ne se réduit pas à la dimension culturelle matérielle, sauf à réduire l'histoire au technologique, au morphologique, au fonctionnel, etc... même si cette culture matérielle est constitutive de l'ethnie, même si souvent elle en porte la marque, l'emblème...⁽²¹⁾.

(19) L'ethnie est définie par tout un faisceau de traits, la culture en archéologie ne dispose pour sa définition que des résidus matériels de l'ethnie, le plus souvent tronqués ou remaniés.

(20) AMSELLE J.-L., Article «ethnie» in «Encyclopedia Universalis», tome VIII, 1990, pp. 971-73.

(21) HELLIWELL C., *Evolution and ethnicity: a note on rice cultivation practices in Borneo*, 1991 in P. BELLWOOD (ed.), *Indo-Pacific Prehistory Association 1990, Papers from the 14th Congress, Yogyakarta*, vol. I, 1991, pp. 209-217.

Certains groupements de traits dans l'espace sont, de plus, interprétables en termes d'unités domestiques, c'est-à-dire à un niveau déjà plus complexe, mais là encore l'ethnie n'est pas réductible au particulier, au sectoriel, à l'individuel, à la caste, à la fonction, la classe, au métier ou au commerce... L'analyse des cultures matérielles n'annihile pas (pas plus que l'émiement généalogique décodé par les ethnologues dans l'étude des traditions orales), l'ethnie traditionnelle telle qu'elle s'auto-identifie et telle qu'elle apparaît comme niveau d'intégration de ces différentes dimensions. *A contrario* même, elle renforce et souligne l'ethnie comme niveau d'auto-organisation élevé dépendant, mais non réductible à ses éléments de base: lignages ou familles et aux domaines transculturels du technologique, de l'économique ou du symbolique etc., sans parler des déterminismes bio-écologiques fondamentaux. Paraphrasant B. Juillerat⁽²²⁾, nous dirions que l'ethnie est le premier niveau d'auto-organisation et auto-identification des groupes au-delà de la parenté et de l'alliance.

3. *Fabrications d'histoires et bricolages*

Les données exposées ici (archéologiques et ethnologiques) sont comparables et manipulables ensemble, grâce à leur appartenance aux deux disciplines majeures concernées (archéologie, ethnologie) qui dépendent du même référentiel théorique général, l'Anthropologie. Il permet de passer de la Préhistoire à l'Histoire et l'Ethnologie dans les limites de ces mêmes disciplines. L'insuffisance, la limitation des données archéologiques, associées aux étendues temporelles en cause, explique qu'on ne puisse que rarement et à de petites échelles, relier directement telle configuration d'artefacts à tel modèle d'activité, tel groupement d'attributs à tel domaine; ou expliquer les ruptures ou les différences.

On dispose par exemple du postulat que les «groupes/sociétés/peuples/ethnies» enfin, constituent des entités évolutives mais individualisables à partir d'ensembles de traits matériels particuliers les différenciant les unes des autres, sur des intervalles de temps limités; entités dont les éléments changent jusqu'au jour où on a affaire à une autre entité. Grâce à ce type de postulat, le plus souvent implicite, des liens, ruptures, similarités ont pu ainsi être établis en particulier entre

(22) «... comment se fait-il que tant d'éléments minoritaires et disparates aient fini par constituer une ethnie, ou mieux un groupe linguistique?» in TARDITS C. (ed.) 1981, *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Coll. N° 551 du CNRS, Paris, 1981, p. 208.

les ensembles archéologiques et les ensembles ethnologiques. On a «fait de l'histoire» à la condition d'expliquer, interpréter, gérer ces «relations», à l'aide de concepts, notions ou idées exprimées dans le langage qui soutient l'Anthropologie.

A quelle histoire avons-nous abouti? Les cartographies résultant de ces divers groupements/classifications (ethniques, technomorphologiques, archéologiques) ne se recouvrent pas. La distribution spatiale des ethnies actuelles connues au Diamaré ne se superpose pas à la distribution spatiale datée des cultures de l'Age du Fer Final⁽²³⁾. Si l'on repère parfois à travers le temps, des relations⁽²⁴⁾, elles reposent sur peu de traits culturels ou sur des juxtapositions ou superpositions géographiques plausibles mais à très petite échelle. Ceci tient certes aux insuffisances des données tant ethnologiques, géochronologiques qu'archéologiques, mais aussi à leur comparabilité réduite⁽²⁵⁾.

Localement, nous avons abouti à une histoire abstraite mettant en scène des ensembles appelés cultures parce qu'ils partagent certains traits. Nous les opposons à d'autres cultures aux traits différents. Nous nous apercevons qu'ils partagent certains autres traits mais que leurs territoires sont bien individualisés. Cette abstraction est relativement supprimée par le lien reconnu entre «culture archéologique» et «ethnie». Pour ce faire il a fallu un langage de transfert car d'un côté on a des unités définies sur la base d'assemblages d'attributs (fréquence, intersections, similarités, etc...) et de l'autre des unités définies par l'ethnologie. Ce langage ne peut être que le langage naturel agrémenté de connotations nouvelles plus ou moins bien définies.

A petite échelle, on a établi la continuité de certains traits de la culture matérielle, la pérennité territoriale de certains groupements, l'existence d'un réservoir régional de traits à usage éventuellement symbolique⁽²⁶⁾. Nous n'avons pas cependant abouti à une histoire au sens convenu du mot ou au sens d'histoire des peuples sauf à passer par glissement de sens d'ethnie à peuple après avoir accepté de passer de culture (archéologie) à ethnie (anthropologie).

(23) La datation par 14 C de ces séquences soulève aussi, comme nous le soulignons ailleurs, des problèmes de pluridisciplinarité (Cf. MARLIAC A., *Pluridisciplinarité pratique et commensurabilité: à propos de l'archéologie, de la pédologie et de la physique*, 1994 in MARLIAC A. (ed.), *Milieus, sociétés et archéologues*, ORSTOM-Karthala (sous-presses), 1995.

(24) Le terme filiation est trop fort, car il n'en est pas du culturel comme du génétique.

(25) L'ethnologie du Cameroun du Nord s'est bien peu soucée de la seule dimension utilisable: la culture matérielle des peuples auxquels elle s'intéressait.

(26) DAVID N., STERNER J. & K. GAVUA, *Why pots are decorated?*, Cur. Anthropol. 29, 1988, pp. 365-389.

Cette tâche de «faire de l'histoire» n'est pas scientifique. Le croire serait ignorer les difficultés épistémologiques que sa nécessaire pluridisciplinarité entraîne et qui encadrent, expliquent ou mettent en cause, plus ou moins explicitement, la «charpente théorique» du produit. Mais nous n'attaquons pas cet aspect en tant que tel, car on voit mal comment faire autrement. En revanche, à défaut de dépasser les termes de cette gestion à laquelle nous sommes, comme tous les autres, soumis, il peut être fructueux de l'étudier et de tenter de cerner les points où elle émerge à la science, c'est-à-dire d'identifier dans les discours en question, les conditions de cette élaboration, les lieux où cette entreprise de confrontation des disciplines, soit butte, soit s'approfondit ou encore, vaticine. Notre propos s'est particulièrement focalisé ici sur la notion d'ethnie en réponse à une offensive ultra-réductionniste qui tend à supprimer le concept d'ethnie de l'arsenal conceptuel des archéologues. «*There would seem to be a growing skepticism if not disbelief in our identifications (anthropologists' identifications, rajouté par moi A.M.) while 'they' are busy identifying themselves and making their own histories*»⁽²⁷⁾.

Face à cette offensive que nous définissons ailleurs comme idéologique et scientiste (cf. note 7)⁽²⁸⁾, nous souhaitons rappeler:

— que ce concept correspond à un niveau d'auto-organisation particulier et opérationnel des sociétés humaines. Si nous restons dans le domaine de la «pratique scientifique» (ou d'une activité à prétention scientifique), dans le cas envisagé ici, la critique du concept d'ethnie perd sa pertinence au changement de niveau qui conduit de l'individu au groupe⁽²⁹⁾. Si *Individual ethnicity is in fact situational and experienced at several levels*⁽³⁰⁾ c'est bien que l'ethnicité existe mais à un autre niveau.

— qu'il est le seul à permettre de passer de la préhistoire à l'histoire

(27) FRIEDMAN J., *The Past in the Future: History and the Politics of Identity*, «American Anthropologist» 94, (4), 1992, pp. 837-859.

(28) A propos de ces attaques, on pourrait retourner contre l'accusation qui nous est faite de réifier ce qui n'est qu'un concept opérationnel, la même accusation. «Il y a là cas /.../ de stratégie théorique (et idéologique A.M. *dixit*) caractéristique de la science actuelle: à partir d'observations et d'expériences menées dans un certain domaine de réalité, on construit un modèle et à partir de ce modèle on continue à affiner la connaissance comme si on avait affaire à la réalité même (CANGUILHEM G., republication de la conférence *Le cerveau et la pensée* 1980, in *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 19).

(29) Il est frappant que bien souvent ceux qui démontent les ethnies en sous-groupes pas mieux définis d'ailleurs, ne peuvent parler des gens qu'ils étudient qu'en les regroupant sous un nom...

(30) DAVID N., *Integrating ethnoarchaeology: a subtle realist perspective*, «Journal of Anthropological Archaeology» XI, 1992, pp. 330-359.

qui serait réduite dans le cas contraire soit à des histoires individuelles enchevêtrées⁽³¹⁾ soit à des histoires de masses définies, au choix, selon les techniques, les pouvoirs, le sexe, les rites, les classes, les terroirs, la démographie etc., sans qu'aucun lien ne les relie. Masses dont l'évolution dépendrait uniquement de changements socio-économiques. Ceci séparerait fondamentalement les hommes d'avant l'histoire, produits d'un strict déterminisme, de ceux de notre temps pour lesquels l'histoire prend sens si elle vise au-delà de ce déterminisme...

— qu'enfin il nous est régulièrement et même spontanément opposé par les premiers utilisateurs de nos données: les peuples que nous étudions. L'histoire n'a d'intérêt pour eux qu'ethnique.

II. DU DISCOURS SCIENTIFIQUE AUX DISCOURS HISTORIQUES

Comment raconter des histoires?

Peuples/ethnies/sociétés et individus, ont une connaissance qui leur est propre de leur identité donc de leur histoire. Par quel procédé passer de la connaissance «scientifique» des ethnies à cette connaissance «traditionnelle»⁽³²⁾? *What kind of meaning is being constructed and for whom?* (cf. note 27, p. 848).

1. Histoires et identités ethniques...

En effet cette connaissance est globale, enracinée dans le symbolique et le mythique. C'est une connaissance acquise depuis l'enfance, totalisante, par nature inconciliable avec la connaissance scientifique. C'est un savoir chargé de valeurs et de significations immédiates, qui répond aux besoins du groupe et qui est opérationnel au quotidien comme à l'exceptionnel. *Tous les individus, à l'éveil de leur pleine conscience, trouvent en eux-mêmes une vision du monde toute faite, à laquelle ils n'ont pas volontairement contribué. Chacun la reçoit comme don de la nature et de la civilisation*⁽³³⁾.

(31) Dévider de tels écheveaux est une entreprise vouée à l'échec (MARTIN J.-Y. in TARDITS C. ed. 1981, p. 314, cf. note 22).

(32) De nos jours, elle est plus ou moins mâtinée d'éléments «scientifiques» véhiculés par manuels scolaires, articles de journaux, émissions culturelles à la radio ou la télévision.

(33) Citation de E. Mach *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, 1917. (Traduction française chez FLAMMARION en 1930 *La connaissance et l'erreur*) in P. FEYERABEND 1989 *Adieu la Raison*, Paris, Seuil, 1989, p. 230.

Cette vision est bien antérieure dans l'être des ethnies, par rapport au savoir qui les analyse et qui tendrait, en retour, étonnement, à ignorer sinon occulter celles-ci ou à les rendre «invivables». Le «savoir» fondamental et millénaire des sociétés comme guide du comportement de ces sociétés dans ce monde et dans l'autre, préexiste au savoir scientifique, le déborde et lui est irréductible. Il reconnaît des groupes de référence à différents niveaux, en particulier celui que l'Anthropologie a nommé *ethnie*.

S'il a pu apparaître aux ethnologues que l'ethnie était la fusion plus ou moins solide d'éléments divers, il ne leur est pas apparu suffisamment que l'entité née de cette fusion et écartelée entre ses diverses origines et ses diverses fonctions, renaissait sans cesse. La fabrication d'identité ethnique est un processus sans cesse en action. Des ethnies disparaissent, se fractionnent, fusionnent, ou persistent et se développent dans le temps et l'espace. Le Nord du Cameroun fourmille de tels phénomènes jusqu'à fournir l'exemple d'une ethnie colonisatrice tolérée, acceptée puis conquérante, se mélangeant par mariages, s'islamisant sous les appareils du Bornou et restant *peule*... en conservant sa langue. Un tel exemple pourrait fournir des arguments aux deux positions théoriques opposées évoquées au § 1.3, mais essentiellement, dans le cas des *Peuls*, nous souhaitons souligner qu'il exprime la «théorie» de l'ensemble des personnes qui revendiquent cette appartenance. Être *peul* sous la condition de certaines limites c'est vouloir l'être dans le temps et l'espace... Être *peul* c'est suivre un certain nombre de «façons d'être» rassemblées sous le terme de *pulaaku*. Ce terme du langage naturel *peul* n'est pas qu'un descriptif énumérant les différentes conditions requises pour être *peul*. Décrivant un «état» hors du temps et de l'espace permettant aux vivants de posséder le passé afin de vivre l'usure du présent selon les traditions pour préparer un avenir conforme à ces traditions afin de rester soi, il relève du symbolique. Si l'ethnie *peule* est amenée à l'existence ou dissoute par la connaissance «scientifique» (ici l'Anthropologie), elle existe pour les *Peuls* dans la réalité des choses. Être *peul* est donc presque un mythe au sens où globalement, il donne sens et dignité à tout un ensemble de peuples en Afrique soudano-sahélienne. Il structure des personnalités sans que cette fonction soit épuisée par l'analyse que par ailleurs on peut en donner. Un *Peul* connaîtra le détail de ces «façons d'être», saura apprécier et connaître les détails d'une analyse extérieure mais comme rationalisation *a posteriori* d'un donné total.

Dissoute lorsqu'elle est analysée sous le principe de la non-contradiction, principe scientifique de base, l'ethnie est prise au contraire

en bloc par la connaissance traditionnelle pour qui non-comparabilité et incommensurabilité des constituants ne posent pas problème. Et c'est le cas puisque être peul, par exemple, implique de faire vivre ensemble des constituants éventuellement contradictoires (histoire individuelle, filiation biologique, emprunts culturels de toutes natures...) et même de mener plusieurs activités ou stratégies intra-ethniques comme inter-ethniques...

2. *Pluridisciplinarité et bricolage*

L'interrogation soulevée au début «Pourquoi/Pour qui faire de l'histoire?» trouve sa justification dans la réalité historique: les peuples vivent et font constamment leur histoire avec ou sans explication scientifique à ce sujet d'ailleurs. Le «comment?» reste à explorer lorsqu'on veut associer les connaissances construites par l'archéologie (entre autres) ou par une collaboration de plusieurs disciplines (phytogéographie/archéologie/anthropologie) aux connaissances avec lesquelles les groupes pensent et vivent leur (ou leurs) histoire(s).

A vrai dire, pendant des millénaires, les peuples ont pu gérer leur être et leur devenir à l'aide de leur savoir ancestral, fruit d'une longue adaptation à des milieux et événements particuliers et variés. Il n'est pas prouvé qu'il soit plus ou moins «vrai» que celui que nous leur opposons. Seul l'impact du développement scientifico-technique les contraint à envisager d'autres points de vue et à se tourner vers cette connaissance apparemment triomphante: la science...

Nous sommes sollicités par cette demande et pourtant ne saurions y répondre directement car, à leur propre sujet, les intéressés ne se posent pas des questions scientifiques, ou, s'ils le font c'est rarement. En effet aux questions qu'ils posent à l'histoire ils attendent des réponses en termes de «valeurs», réponses tout à fait hors du champ scientifique... si tant est, répétons-le, que l'archéologie et l'anthropologie y soient. Le chercheur est donc devant la contrainte, éventuelle, de rendre consommable le produit de sa recherche. Cet objectif de consommabilité du produit qui sera transformé n'est pas critiquable, en-soi, encore que sa préparation fasse bien ressortir la distorsion qui guette le savoir scientifique quand il sort de ses limites. Ce sont les conditions de cette mise en forme, de ce transfert qu'il faut éclairer.

En parlant d'«unités» (§ 1.1, 1.2) nous souhaitons souligner la différence de «nature» entre le savoir scientifique «objectif» et le savoir traditionnel ou celui que les intéressés ont quant à leur propre histoire et, en même temps, pouvoir parler des deux domaines de savoir en

question ici: celui qui découpe pour analyse et celui qui connaît d'emblée. *«Mais il faut rejeter comme illusoire cette conception primitive et quasi cannibalistique de la connaissance, qui veut que connaître une chose exige préalablement qu'on la réduise en pièces, comme l'enfant qui démolit une montre et en éparpille les rouages pour en comprendre le mécanisme»*⁽³⁴⁾. Si, du côté «scientifique», on peut se laisser aller à parler d'unités, de l'autre peut-on, sinon par artifice, parler d'unités? Il ne saurait en être question dans le savoir traditionnel sauf à le confondre avec le premier dont c'est une des caractéristiques. L'identité pour la tradition est un tout qui ne se négocie pas. Quand il est, à l'imitation des anthropologues, disséqué par les intéressés eux-mêmes, c'est que l'ethnie est en voie de disparition. Il est donc vain de chercher à utiliser de la même façon les résultats de la «science» définis d'une façon très particulière, et les opinions, jugements, principes, règles du savoir «tacite» (cf. note 33, p. 186). Rajoutons de plus que les théories scientifiques qui sous-tendent l'archéologie ont peu à voir avec celles qui régissent la physique. Et on peut se demander si le succès de ces dernières impliquent que l'archéologie (entre autres) doivent inclure des principes d'objectivité et d'abstraction comparables ou identiques.

Mais, pour paraphraser J. Friedman (cf. note 27), tandis que nous raisonnons, «les gens» vivent et font leur histoire et leur identité... Cela seul leur importe qui donne sens à leurs vies... Cette «vie» est conduite à partir d'informations aussi diverses que nombreuses incorporées au savoir déjà présent, le modifiant ou non... Sans qualifier dès maintenant ce savoir, sauf qu'il est «orienté», on peut dire que les informations puisées dans «la science» y seront importées sans tenir compte de la différence entre les conditions d'élaboration et d'utilisation de ces informations et celles du «savoir tacite». C'est ce qu'on peut appeler du bricolage depuis que le terme a été ennobli par C. Lévi-Strauss...

Encore une fois, c'est le langage naturel qui permettra par son flou, ses imprécisions, ses glissements de sens, de faire dialoguer des modes par définition irréductibles l'un à l'autre. Il peut fournir des termes recouvrant des notions partiellement en intersection, ou suffisamment abstraites pour être applicables dans les deux situations. Tout ceci en parfaite connaissance de cause, bien sûr. A défaut pour le moment d'avoir des principes d'unification entre les deux domaines de connaissance, on doit pouvoir créer une unité de langage à base de termes communs de sens assez abstrait.

(34) R. THOM cité par GIORELLO Giulio, *Le système des savoirs*, Encyclopaedia Universalis, Suppl. 2, 1990, p. 1043.

Ce «langage» se déploiera dans le champ mal défini entre connaissance scientifique et savoir traditionnel et à la frontière fluctuante des sciences. C'est là que se passent pluridisciplinarités, associations, conjugaisons. C'est ainsi que se construit la Science dans le halo des idéologies, croyances, souhaits et besoins qui font appel à «elle». Et c'est dans cette expérimentation au plus près de la gestion des problèmes subséquents de nature pluridisciplinaire, sous la réserve d'en bien définir les conséquences théoriques, que s'ébauchent les solutions qui permettront une avancée. Par expérimentation nous entendons bien sûr aussi la prise en compte d'une «avancée» par un langage plus ou moins adapté⁽³⁵⁾, comme la tentative d'associer des énoncés sous ce langage. C'est par le langage naturel qui permet d'évoluer aux marges de la science, qu'émergent les problèmes pour lesquels un nouveau langage plus formalisé, doit être bâti comme outil manipulateur d'une nouvelle théorie interprétative. Car l'objectif est, grâce au dialogue, de remonter aux sources de la théorie, i.-e. aux postulats afin d'en énoncer de nouveaux mieux adaptés au réel connu par d'autres voies. Ces nouveaux postulats seront la base de la nouvelle «théorie»...

Le premier stade sera donc de bâtir un «vocabulaire d'approche/vocabulaire provisoire» aux échelles de comparaison où il pourra être opérationnel. Il y a donc deux voies d'approche complémentaires:

— une à partir du théorique c'est la prise en compte des non-comparabilités et des incommensurabilités⁽³⁶⁾, momentanées ou pas, entre telle ou telle définition;

— une à partir des problèmes réels définis sur le terrain qui impliquent un dialogue entre disciplines et modes de connaissance.

Pour notre propos ici, qui est de considérer comment se fait l'histoire avec la contribution archéologique, la notion d'ethnie a paru particulièrement pertinente, même si implicite ou masquée à l'interrogatoire pour des raisons propres aux idiosyncrasies ou aux

(35) C'est-à-dire plus ou moins lié au langage naturel...

(36) S'il faut associer à ces tableaux des données relevant de champs scientifiques différents comme la géologie, la botanique ou la pédologie par exemple, la comparabilité n'existe plus. Il s'agit de problèmes de commensurabilité. Nous avons proposé à partir d'un cas réel entre pédologie et archéologie que la gestion, le dialogue, soit rendu possible par l'utilisation de termes du langage naturel appuyés sur une théorie *ad hoc*, c'est-à-dire de notions suffisamment imprécises pour contenter les deux disciplines en jeu: processus, structures, etc... Cf. MARLIAC A., 1994, note 23; LAMOTTE M. et MARLIAC A., *Des structures complexes résultant de processus naturels et anthropiques: exemple du tertre de Mongossi au Nord-Cameroun*, 1989 Comm. à la Journée «Pour un meilleur dialogue en Archéologie» GMPCA/SPF -6/XI/89 Paris, Bull. de la SPF, 1989, Tome 10/12, pp. 420-428.

groupes eux-mêmes ou encore sous des pressions idéologiques externes dont la prégnance ne peut plus être ignorée de nos jours à travers écoles, universités, médias, partis politiques, etc... L'ethnie est, en réponse à la tâche que nous nous donnions en début d'article, un des «lieux» où peut opérer la pluridisciplinarité. La mise en forme ou la gestion des données archéologiques se font à partir de ce concept dès lors qu'une élaboration historique à usages multiples est le but, même si cette notion est discutée dans son propre domaine de référence. Dans le domaine historique, comme nous le rappelle cruellement l'actualité, c'est l'ethnie et ses avatars (nation, peuple) qui est pertinente. Au-delà on ne saura empêcher l'histoire vécue et interprétée par les intéressés de venir piocher dans le réservoir de données de la discipline pour des usages aussi divers que non-scientifiques. A ce propos, il serait intéressant de développer l'analyse des conditions socio-historiques des périodes de déploiement de la recherche (le contrôle et la diffusion des connaissances)⁽³⁷⁾, les conditions sociopolitiques d'utilisation de ses données (les cibles) comme le fonds idéologico-politique dominant (rationalisme, relativisme culturel, positivisme et réalisme, etc.).

L'archéologie sera alors sollicitée de justifier telle ou telle conduite ou revendication. La rigueur intellectuelle obligera les chercheurs à répondre comme les biologistes, qu'il y a erreur sur l'objet de la recherche scientifique⁽³⁸⁾ avec en plus l'humilité d'une discipline bien peu «scientifique»... La science pose certaines questions, les histoires veulent des réponses d'une autre nature. Il appartient aux individus et aux peuples de prendre leurs responsabilités et de faire leurs choix à partir des différents modes de connaissance disponibles en fonction d'une éthique sur laquelle la science ne saurait se prononcer. Après tout c'est bien là le moins que le savoir scientifique peut bien nous laisser si nous voulons rester des hommes...

ALAIN MARLIAC

(37) Contrôle de la presse (écrite ou télédiffusée), des manuels d'enseignement, sans parler de la législation et de la fiscalité. Cf. FEYERABEND P., 1989, ou Georges ORWELL...

(38) ATLAN H., *A tort et à raison*, Paris, Seuil, 1986, pp. 27-28.

SUMMARY

Archaeology is often required for history building, this demand being particularly strong in the developing countries. How the association of the varied sciences involved can be made and then how the product can be used by the peoples concerned? In the following case the incommensurability of the two fields of existence: the lived history and the "scientific" history, is underlined.

RIASSUNTO

L'archeologia é spesso utilizzata per la ricostruzione storica e questa esigenza é particolarmente forte nei paesi in via di sviluppo. Ma come possono combinarsi tra loro gli apporti delle varie scienze e come ciò che ne risulta può essere utilizzato dai popoli interessati? Nel caso in esame si vuole sottolineare la difficoltà di valutare adeguatamente la storia vissuta e quella scientifica.

BOLLETTINO DI GEODESIA E SCIENZE AFFINI

**PUBBLICAZIONE SCIENTIFICA E TECNICA TRIMESTRALE EDITA
A CURA DELL'ISTITUTO GEOGRAFICO MILITARE**

Pubblica articoli e memorie su argomenti di geodesia, cartografia, fotogrammetria, ottica. Segnala e recensisce opere ed articoli di periodici nazionali ed esteri; fornisce resoconti su congressi, convegni, conferenze; dà notizie sull'attività nel campo della ricerca e della sperimentazione; risponde ai quesiti posti dagli abbonati.

Prezzi e condizioni di abbonamento:

Italia	£ 32.000
Abbonamento cumulativo con la rivista «L'UNIVERSO»	£. 60.000
ESTERO	£ 44.000
Abbonamento cumulativo con la rivista «L'UNIVERSO»	£ 83.000
Un fascicolo separato Italia	£ 9.000
Estero	£ 12.000

L'abbonamento ha validità di un anno solare e comprende le spese di spedizione per via ordinaria. Il canone va versato sul c.c.p. n. 315507 intestato a Istituto Geografico Militare, Direzione Amministrativa - Sezione Vendite, V.le F. Strozzi, 14 - 50100 Firenze.

7 NOV. 1995 F1

Anno L - N. 3

Settembre 1995

AFRICA

Rivista trimestrale di studi e documentazione
dell'Istituto Italo-Africano

Sommario

Articoli

- JONATHAN M. KAUNDA: Malawi: the post-colonial state, development and democracy pag. 305
- ALAIN MARLIAC: Connaissances et savoirs pour l'histoire: réflexions sur le cas du nord-Cameroun » 325 - ORL
- ROBERTA CAFURI: Porto-Novo: i fondamenti di una società » 342
- SILVIA POCHETTINO: Il movimento dei *Naam*: un ponte fra tradizione e modernità » 363

Note e testimonianze

An Ethiopian escapade (Judith Aldrick), pag. 387 - Early contacts between Italy and Ethiopia, and the beginnings of Italian scholarship on Ethiopia (Richard Pankhurst), pag. 399 - Le grandi scoperte geografiche 1450-1650: un'opera che merita qualche commento (Teobaldo Filesi), pag. 404 - Tunisia: 25 anni di ceramica (Massimo Baistrocchi), pag. 414 - Arte tradizionale africana: la collezione Magnelli (Vittorio Morabito), pag. 419 - Il nuovo allestimento della sezione africana del museo Pigorini di Roma (Vanni Beltrami), pag. 426.

PL 287

C.E.D.I.D. - ORSTOM

00019747
I Loh

ORSTOM Documentation



010000883

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 42886

Cote : B

ex 1

14 DEC. 1995